

Mémoire d'opium

Benoit Virole

D'habitude, nous préférons la rotonde. Dans la pénombre du musée de la Marine, les maquettes d'acajou des anciens navires dessinaient le décor d'un théâtre accordé à nos extravagances. Mais ce soir-là, particulièrement inventive, elle s'élança nue dans les salles adjacentes. Frissonnant de froid autant que désir, je la cherchais en vain jusqu'au moment où s'amusant de mes tentatives maladroites, elle entra dans la salle des scaphandres. Et là, prise d'une inspiration soudaine, elle se coula, avec une grâce déconcertante, comme si cet acte lui était familier, à l'intérieur du scaphandre destiné aux plongées profondes. Je la découvris revêtue de cette cuirasse, coiffée du casque de cuivre muni de petits hublots grillagés, permettant au plongeur de prendre connaissance de l'environnement aquatique tout en étant protégé contre les pressions excessives. Cruel dispositif où devant l'hermétique tablier de cuir et faute de pouvoir forcer les siphons de métal, je m'abandonnais. Espiègle, elle me pardonna d'autant plus que ce n'était là qu'une partie remise. Plus tard dans la nuit, nous reposions allongés sur les banquettes de la salle centrale regardant une toile du XVI^{ème} siècle représen-

Mémoire d'opium

tant un port antique. Au centre de la toile, une galère aux trois rangées de rames était en plein appareillage. Hamilcar allait rejoindre Carthage. Je ne pus m'empêcher et me mis à déclamer :

- Elle s'avancait d'une façon orgueilleuse et farouche, l'antenne toute droite, la voile bombée dans la longueur du mât, en fendait l'écume autour d'elle ; ses gigantesques avirons battaient l'eau en cadence ; de temps à autre l'extrémité de sa quille faite comme un soc de charrue, apparaissait, et sous l'éperon qui terminait sa proue, le cheval à tête d'ivoire, en dressant ses deux pieds, semblait courir sur les plaines de la mer.

- N'est-ce pas superbe, ah ! Flaubert ! *Salammbô* ! Le cheval à tête d'ivoire, il est bien là, à courir sur les plaines de la mer... Et les trois rangées d'avirons battant en cadence, tout y est...

Elle pressentit que j'allais m'élancer en dissertation. Aussi, jugea-t-elle opportun de s'échapper à nouveau. Je la poursuivis tendu à nouveau par l'urgence. Cachée dans la petite salle dédiée aux guerres coloniales, elle était au meilleur emplacement, sous les spots orientables, regardant une petite marine aux couleurs sombres. Ainsi, elle avait su se placer au plus près de ce cher tableau. D'un peintre inconnu et d'une facture médiocre mais auquel je voue une affection particulière. Dans les tons sombres et ocres : un aviso faisant feu de toutes ses pièces sur un fort de pierres où le peintre avait placé toutes sortes de petits soldats chinois à la tresse noire dépassant de leurs curieux chapeaux coniques. Une baleinière pleine de fusiliers marins accostait. D'autres déjà sur place s'élançaient guidés par un officier secondé par un portedrapeau. La France à la conquête de la Chine !

- Quand même, les guerres de l'Opium, quelle saloperie dit-elle en se collant contre lui. Tu te rends compte, forcer un peuple entier à se dégrader pour réaliser des profits...

Mémoire d'opium

- C'est surtout le fait de l'Angleterre dans la première guerre de l'Opium. L'implication de la France dans la seconde guerre obéissait à un enjeu stratégique. Dans la rivalité, dit cordiale, avec l'Angleterre. Ne pas laisser Albion dominer l'Asie !

- Toujours est-il qu'il s'agit bien d'une colonisation d'un peuple, l'asservissement des âmes pour le commerce.

- Tu as raison de t'insurger. La perversion occidentale a intoxiqué un peuple pour les gains d'un capitalisme immoral. C'est un fait. Mais ... je m'aventure quelque peu, écoute-moi... il existe un autre fait, bien plus profond. La puissance de l'opium sur l'esprit des hommes ! Sous opium, le passé de l'histoire non seulement revit mais il s'étend, se prolonge, de déploie, se magnifie. Oui, l'opium, c'est un ticket pour un voyage temporel. Les écrivains, Quincey, Baudelaire, les poètes, Cocteau et tant d'autres en ont témoigné. Si les Chinois du XIX^{ème} siècle, massivement, se sont adonnés à l'opium c'est peut-être parce qu'il faisait revivre dans leurs visions la splendeur de leur histoire impériale.

- Tu dis n'importe quoi !

- Pas du tout, et j'en sais quelque chose, je l'ai vérifié *in vivo* si j'ose dire...

- Tu as pris de l'opium, toi ! je ne te crois pas ?

- Et bien tu as tort. Attends, je vais te raconter l'histoire de cette marine mais cela mérite quelques préliminaires...

*

Cela se passait il y a quelques années de cela, je ne sais plus exactement quand, mais bien avant la pandémie cela c'est certain, je revenais d'une visite à un collègue historien qui s'était

Mémoire d'opium

isolé pour sa retraite dans une vallée des Cévennes. Nous avions déjeuné, bu et nous nous étions amusés d'un fait d'actualité que les journaux avaient rapporté. Depuis quelques mois, des statues représentant des personnages historiques impliqués dans l'esclavage se voyaient détruites sans que la police puisse mettre la main sur les auteurs. Ces actes étaient revendiqués par un tag peint sur les murs, une signature, toujours la même, écrite en lettres blanches : *La Louve*. Le dernier acte de *La Louve* avait été de détruire une statue d'un négociant bordelais du XIX^{ième} siècle et en déblayant les débris, on avait retrouvé dans le socle une cassette de fer contenant des documents et des lettres. Une capsule temporelle, une bouteille à la mer ! J'avais commencé à raconter à mon ami le début des *Enfants du Capitaine Grant* où Jules Verne relate la découverte d'un document dans une bouteille avalée par un requin marteau et estimais que cette capsule temporelle pouvait bien inspirer un romancier désireux de retracer une époque historique. Cette dernière remarque le fit bondir. Il voyait dans un roman l'antithèse absolue d'un document historique. Je n'étais pas d'accord. Nous retrouvions mon ami et moi, une discussion ancienne qui voyait s'opposer deux conceptions de l'Histoire. Je soutenais une vision narrative. L'Histoire ne peut être constituée, connue, décrite, comprise que lorsqu'elle est insérée dans un récit. Les traces, les ruines, les monuments, ne peuvent être érigés en faits que lorsqu'ils sont insérés dans la trame d'un imaginaire. Bref, pas d'Histoire avec un grand H sans la genèse d'histoires avec des h minuscules. C'est dans la conjonction de ces minuscules que nous avons une chance de décrire le réel. Carthage existe plus dans Flaubert que dans tous les articles d'historiens.

Depuis notre rencontre, alors que j'étais jeune universitaire en faculté d'histoire, et lui déjà enseignant, mon ami défendait une thèse inverse, celle de l'objectivité du document. Pour lui, la

Mémoire d'opium

mise en récit débouchait inmanquablement sur des idéologies destinées à masquer le déterminisme profond, celui des rapports sociaux. Bien qu'il se soit éloigné du Parti communiste auquel il avait appartenu dans sa jeunesse, il tenait encore fermement à une conception matérialiste de l'histoire. J'avais appris au fil des années l'impossibilité d'une conversion d'opinion, tant de la mienne que de la sienne, mais nos conversations régulièrement revenaient quand même sur ce thème. Ce jour-là, notre discussion sur ces thèmes habituels s'envenima quelque peu. Sans doute le contexte des destructions opérées par la *Louve* ainsi que les débats autour du déploiement de la *cancel culture* tant dans les universités que dans les cénacles du Ministère de la culture, a-t-il joué un rôle dans l'animosité qui s'était imposée.

Toujours est-il que je le quittai fâché et troublé. Sur la route du retour, je ne prêtai aucune attention au paysage, alors que celui-ci est sublime. À l'est, par beau temps clair, on voit les neiges des Alpes, et au sud, parfois les reflets argentés de la Méditerranée. J'ai dû prendre un mauvais embranchement dans le réseau des pistes et je me suis égaré. Le soir commençait à tomber et sans réseau téléphone, ni carte, j'étais en mauvaise posture. Je m'arrêtais et sortis de la Kangoo. Broussailles, pierres de schiste, rocaille, à perte de vue. Mais aussi, devant moi, à quelques centaines de mètres, le toit d'un vieux mas et la fumée d'un poêle. Je m'approchais. Le mas était situé au sommet d'une falaise très abrupte plongeant dans une vallée encaissée. Il était entouré d'un jardin de grandes fleurs rouge sang montées sur des tiges faisant bien la taille d'un homme. Au milieu d'elles, une femme se tenait et me regardait. Je ne sais comment mieux la décrire en disant qu'elle était sans âge, ou plutôt qu'au fur et mesure que je découvrais son visage, son âge oscillait entre celui d'une jeune fille, presque une enfant, peut-être par son regard, et celui d'une vieille femme, par les rides nombreuses autour de ses yeux qui m'ont

Mémoire d'opium

paru extraordinairement sombres. Je ne me rappelle rien d'autre de son aspect que ce regard intense. Peut-être sa chevelure noire libre sur ses épaules. . . mais j'étais troublé par son regard et par l'étrangeté du lieu, la falaise était si proche. Je lui demandais comment retrouver la piste menant à la route de la Corniche des Cévennes. Elle m'indiqua la direction - il me fallait revenir en arrière - d'une voix dont le timbre me parut magnifique, un peu contre celui d'une contralto. Je la remerciais et échangeais avec elle quelques mots de politesse, puis mû par la curiosité lui demandais le nom de ces fleurs. Elle prit le sécateur qu'elle avait accroché à sa ceinture de travail, sectionna une des plus belles fleurs et elle me la tendit en me disant de façon énigmatique :

- Il faut mieux que vous cherchiez par vous-même ce dont il s'agit.

Oui, tu as compris, il s'agissait d'une fleur de pavot. De retour chez moi, je l'ai mis entre deux pages d'un tome du *Littré*, comme un herboriste.

*

Le lendemain, un phénomène étrange se produisit. Je marchais sur les quais du Vieux-Port, pressant le pas pour se rendre au rendez-vous que m'avait donné Fransart à la direction de la Culture. Il devait être tôt, aux alentours de huit heures du matin. Je me souviens que j'appréhendais ce rendez-vous. Fransart avait l'habitude à l'époque de m'asséner des directives désagréables et me rappeler la précarité de mes fonctions de conservateur *adjoint* du musée de la Marine, donc amovible. Je conserve un souvenir très vif d'un curieux épisode de paramnésie. Arrivé devant l'embarcadère des navettes pour l'île d'Aix, une veille femme, une clocharde, s'approcha de moi en tendant sa sébile de plastique. Je l'évitais en faisant un écart mais mon mouvement, trop

brusque et impréparé, me fit trébucher. C'est alors que le phénomène se produisit. J'eus le sentiment très net d'avoir déjà vécu cette scène dans un passé que je ne parvenais pas à identifier. La seule certitude était le sentiment d'un déjà-vécu. Quand j'arrivai à la délégation, la réunion venait de commencer. Fransart avait laissé sa place habituelle du bout de table à une femme venue de Paris, aux immenses lunettes rondes, habillée avec des vêtements amples d'un vert vif qui cachaient mal l'extension de ses formes à tel point que l'image d'un crapaud, vite écartée, s'imposa à moi de façon fugace. Elle parlait des directives directement reçues par elle de la bouche de notre nouvelle ministre de la Culture et qui nous avait promis des changements radicaux. Elle parlait fort et abondamment. Du jargon technocrate habillé à l'idéologie du jour. Comprenant que je devais rester jusqu'à la fin de cette réunion, et ne pouvant quitter la pièce si ce n'est au prix de porter jusqu'à la fin de mes jours, le sceau infamant d'être celui qui s'était levé pendant que la déléguée de Paris parlait, je décidais de compter mentalement toutes les occurrences de l'expression « du coup ». Ce tic de langage est venu des pratiques verbales des jeunes générations. Il s'était propagé dans toutes les couches de la société, de façon assez similaire à la diffusion d'un virus d'autant plus pernicieux que la plupart des locuteurs étaient parfaitement inconscients de leur usage de cette tournure verbale. J'en comptais seize en l'espace de quelques minutes. Puis je m'arrêtais de compter, car elle s'adressa directement à moi et il me devenait difficile de continuer à incrémenter mon compteur mental. Pour ne pas avoir à croiser son regard, et pour contenir mon irritation, je décidais de prendre des notes. Notre petit musée de la Marine devait participer à la nouvelle politique culturelle et *du coup* mettre ses moyens et en particulier ses salles à la disposition de l'équipe en charge des expositions artistiques. Une performance d'une artiste originaire de la ville sera ainsi organisée dans une des salles du musée et *du coup*, cela

confèrera une présence féminine dans ce lieu trop *genré* masculin. Enfin, certaines œuvres exposées avaient choqué nombre de visiteurs en particulier la présence d'une statue de Colbert dans le hall central, et une toile exaltant le colonialisme en Chine – oui, c'est cette même toile - et *du coup* afin d'être en accord avec la nouvelle politique culturelle, elles devaient être remises. Puis, elle se tut.

C'était à moi de répondre. J'acquiesçai sur les deux premiers points, en faisant mine d'être enthousiaste pour l'ouverture du musée de la Marine aux performances d'Art Contemporain, et ceci afin de ménager un poids plus lourd à mon argumentaire sur un troisième point. On ne pouvait réduire Colbert, Contrôleur Général des Finances, Surintendant des Bâtiments, Grand Trésorier des Ordres du Roi, Marquis de Seignelay, dedicataire du *Bérénice* de Racine, à la rédaction de ce Code noir honni qui a tenté à l'âge classique de légiférer sur les trafics d'esclaves. La Marine française lui doit son existence et son importance dans la construction de l'État de droit est consensuelle. La présence de sa statue dans ce musée honore simplement le grand homme d'État. Quant à la peinture, elle relate des faits historiques, décrit picturalement des navires, des instruments, des uniformes. Elle constitue avant tout un témoignage et est donc un document historique de grande valeur. Elle me regardait d'un air où le mépris était tout juste dissimulé derrière un sourire figé. Il y eut un silence, puis Fransart, le grand froussard, conclut en disant qu'il s'agissait de consignes ministérielles qui ne prêtaient pas à discussion. Il rajouta que si je ne voulais pas être responsable de la dégradation de ces œuvres par un commando de *La Louve*, j'avais intérêt à les retirer rapidement, ce qui, en soi me permettrait de les sauver, donc finalement de continuer à les honorer.

Mémoire d'opium

*

Je passe sur la performance de l'artiste dans la rotonde du musée. C'était une sorte d'installation d'un igloo censé représentée une matrice, faite de cotons, de peluches, mais où se glissaient nombre d'instruments tranchants, dont des lames de rasoir ébréchées. Les visiteurs étaient invités à s'allonger dans cette matrice pour régresser aux sensations intra-utérines et communier avec la mère primitive. Le succès fut mitigé et les visiteurs du musée préféraient, comme toi ma chère, la salle des scaphandres. Le pauvre Colbert se retrouva au grenier, mais je ne pus me décider à remiser cette marine pour laquelle j'ai eu une certaine affection. Je n'ai eu aucun mal à la détourner du déménagement et à l'entreposer chez moi, dans mon bureau. Il s'est produit en moi à ce moment une conjonction d'éléments. La marine représentant une épisode de la guerre de l'Opium, la fleur de pavot placé dans le *Littré*, la paramnésie du Vieux-Port, la matrice pour les régressions temporelles et la folie de la *cancel culture* dont je venais de subir l'outrance historique. Tous ces éléments convergèrent vers la question de la conservation de la mémoire et donc de son exploration. Et il a germé en moi, c'est le cas de le dire, l'idée saugrenue que l'opium allait me permettre d'explorer la mémoire. Cette idée ne venait pas de nulle part. Je l'avais rencontrée à la lecture des écrivains, dont Thomas de Quincey, qui avaient tous mentionné ce fait étonnant : l'opium dilate la mémoire et permet de revivre des moments oubliés. Donc, ma décision fut prise : je me devais d'expérimenter l'opium. Une expérience purement scientifique ! Rien à voir avec les conduites toxicomaniaques, cet abandon de la volonté pour l'éphémère d'une jouissance. Rien à voir non plus avec les recherches d'extases artificielles à visée esthétique, philosophique ou religieuse. Non, je voulais vivre cette expérience temporelle, se retrouver dans un temps passé que l'on a pas connu mais que d'autres, nos ancêtres ont vécu.

Mémoire d'opium

Encore une fois, ce projet n'était pas si insensé. Les annotations des expérimentateurs d'opium sur ce phénomène temporel sont extraordinairement nombreuses et convergentes.

La décision étant prise, il me fallait l'exécuter et donc me procurer de l'opium. Je ne voulais pas de drogue dérivée, des opiacés médicaux ou des substances illégales, il me fallait le même opium que tous ces expérimentateurs prenaient et suivre le même rituel. Acquérir un service à opium, pipe et réchaud, fut sans difficulté mais non sans coût. Quand le marteau du commissaire-priseur frappa la table de la salle des ventes, je venais d'alléger mon portefeuille d'une somme considérable. Mais l'objet était magnifique et parfaitement fonctionnel, ayant appartenu à un officier de marine marchande de la ligne d'Extrême-Orient, qui trompait son ennui dans les volutes des fumeries clandestines. Par contre, trouver de l'opium, aujourd'hui, c'est une toute autre histoire. Je te raconterai pas l'ensemble de mes déboires, mais juste une anecdote pour te donner une idée des difficultés que j'ai rencontrées. Un ami, bien intentionné comme il se doit, m'avait donné l'adresse d'un dealer des quartiers nord de Marseille chez qui, m'assura-t-il, on pouvait se procurer toutes les drogues possibles et imaginables. Me voici ainsi, un soir à attendre au coin d'une rue, comme le toxicomane de Harlem de la chanson de Lou Reed avec le *Velvet Underground*, *I'am waiting for my man* ! Il fut surpris de ma demande et me proposa toutes sortes de substances mais je tins bon sur mon exigence. Il m'assura que cela était possible et deux jours après, je disposais d'une petite quantité d'une matière noire huileuse à l'odeur désagréable et indéfinissable. Quand je tentais d'en faire une boulette sur le réchaud, comme il convenait pour la préparation d'une pipe, l'ensemble s'embrasa et je faillis mettre le feu à la maison. Il m'avait vendu - et je ne te dirai pas le prix - une substance où un dérivé quelconque du pétrole faisait office de simulacre. Quelques autres

Mémoire d'opium

expériences malheureuses de deal de rue m'ont convaincu que je perdais mon temps. Il me fallait autre chose. J'ai décidé alors de cultiver moi-même le pavot et de faire mon propre opium. Cela m'a pris trois ans. La première année, j'ai fait chou blanc si j'ose dire, au sujet de ces magnifiques fleurs rouges attendues mais qui ne virent pas le jour. Mauvaise terre, mauvaise exposition, peut-être aussi mauvaises semences achetées sur un site internet d'un pépiniériste hollandais, ce qui m'avait semblé bon signe. La deuxième année, en changeant de terrasse, en mettant du terreau et en achetant des semences à la coopérative agricole, j'ai obtenu une dizaine de pieds déferlant vers le soleil et lui offrant de somptueuses corolles. J'incisais les bulbes suivant les descriptions livresques dont j'avais fait une ample moisson préparatrice. Mais, fi de ces lectures, le latex recueilli, poisseux et en maigre quantité, fut insuffisant pour les étapes ultérieures de la préparation de l'opium. Ce n'est donc que trois ans après – je n'étais pas excessivement pressé – que j'obtins après maintes manipulations et décoctions, dont je te fais grâce de la description – mais on trouve cela aisément sur *You Tube* – une quantité suffisante d'opium pour me lancer dans mon expérimentation historique. J'installais chez moi une petite fumerie d'opium. Le décor m'était familier, rassurant, dénué de ces objets exotiques et chinoiseries diverses habituels dans les photographies, ou dans les représentations du type *Le Lotus bleu*. Cependant, j'avais installé dans mon bureau depuis plusieurs semaines, ce tableau que l'on m'avait demandé de remiser comme étant une apologie de la colonisation française. Et là, les circonstances ont fait que j'ai pu sans difficulté mettre ce tableau de côté avant de le confier à la remise, et ainsi de l'avoir quelque temps chez moi. Ce tableau devint le théâtre de ma rêverie sous l'effet de l'opium.

*

Mémoire d'opium

Comment la décrire ? Peut-être as-tu été opérée et vécu ces moments étonnants que sont ces réveils d'anesthésie, du moins l'heure qui suit, où l'on est encore sous l'effet des produits injectés avant leur dissipation ? Et bien l'opium, c'est à peu près cela, mais en moins fort et en étant différent toutefois. On est conscient de tout, avec le sentiment d'une acuité accrue de l'esprit. Rien à voir avec les effets du cannabis, ses modifications d'humeurs, ses focalisations sur des bizarreries, ses rires et ses angoisses, non, l'opium, c'est le calme en soi, l'indifférence au monde, et une acuité nouvelle de l'esprit. Je ne veux pas en faire ici une apologie qui serait illégitime et scandaleuse au su des ravages que font les opiacés dans nos sociétés, mais le fait est là, corroboré par tant de commentateurs : l'opium donne accès à une autre pensée. Alors évidemment, si l'on ne sait pas penser, cela ne risque pas d'aller bien loin ! Et voilà, que le soir où je finissais ma petite quantité d'opium, sans souhait de continuer ni d'en faire à nouveau l'acquisition, car il n'était pas question de me soumettre à une quelconque accoutumance, mon regard se porta sur le tableau et le phénomène se produisit. C'est comme si j'étais transporté sur la dunette de l'avis et que je participais pleinement à l'action, comme si le tableau s'animait et devenait une scène vivante. J'étais officier et commandais l'assaut. Mais il ne s'agissait en aucune manière d'une hallucination passive, dont j'étais le jouet. Plusieurs fois, je me suis levé et ai fait quelques pas dehors, reprenant pleinement contact avec la réalité de ma maison et de mon jardin. Non, il s'agissait – je ne peux le décrire autrement – de l'éclosion, oui c'est le mot, d'une réalité enfouie en moi comme une plante sauvage dont j'aurai eu en moi le germe caché, en attente de sa venue au jour. Je vivais, ou plutôt je l'ai compris ensuite, je revivais le débarquement sur la grève, la montée sous le feu en direction des murailles, le bruit et la fureur...

Mémoire d'opium

- Qu'est ce que tu racontes, tu dis que tu as vécu ce moment... c'est de la folie, un fantasme créé par ton toxique !

Oui, une vision, mais attends la suite. Sous opium, je participais à toute la campagne militaire, je voyais les collines, les nuages, les éclairs des orages, tout était si net, si vrai... puis nous sommes entrés dans Pékin et avons entrepris le sac du Palais d'Été.

- Tu me fais peur, mais tu m'amuses aussi...

Mais, cela devenait moins drôle, autour de moi, on assassinait à coup de baïonnettes femmes, enfants, et voilà que je me trouve dans une pièce avec un vieil homme accroupi, écrivant sur une sorte de parchemin, je m'avance, il me regarde, c'est un vieux Chinois au regard lointain, et bien voilà, je le frappe à coup de crosses et le frappe encore et encore jusqu'à ce qu'il tombe à terre, inerte sans vie. Alors je suis saisi d'une véritable terreur et quitte la pièce, sort au milieu du tumulte où toute la soldatesque massacre, vole et viole... je regarde alors le ciel et je le vois encore plus sombre et strié d'éclairs.. et..

-Oui et alors ?

C'est tout, je suis allé prendre l'air dans le jardin, petit à petit mes visions se sont évanouies, l'effet s'estompait. C'était terminé. Du moins je le croyais. Car quelques mois après cette expérience, qui restera je te l'assure sans lendemain, mon père décéda brutalement d'une rupture d'anévrisme. Avec mon frère, nous sommes allés ranger ces papiers dans son bureau en prévision de la succession. C'est alors que je découvris dans un classeur de carton muni d'une petite serrure non fermée, un étrange document en tissu, comme une sorte de parchemin. En le dépliant, on voyait dessiné à l'encre noire un idéogramme chinois. Avec mon frère, nous l'avons fait déchiffré et expertisé par un

Mémoire d'opium

sinologue. Et oui, tu as compris. Il s'agissait de l'empreinte d'un magnifique sceau chinois en jade ou en stéatite, probablement dérobé lors du sac du Palais d'Été en 1860. On déchiffra les idéogrammes du sceau. Le blason d'un dignitaire de l'empire chinois accompagné d'une sentence dont une traduction approximative fut proposée : « je renaîtrai ». Alors, troublé bien évidemment et me souvenant parfaitement de mes visions sous opium, je décidais de retracer l'arbre généalogique de mon père, dont je n'avais juste à présent, que des connaissances très parcellaires. Je n'ai pas eu à faire beaucoup d'effort pour apprendre d'un généalogiste qu'un de mes aïeux était un officier de marine et qu'il avait participé à la campagne de Chine.

- Je n'en crois pas un mot... tu me fais marcher...

Ce n'est pas fini. Il y a quelques mois, je suis retourné dans les Cévennes pour me rabibocher avec mon ami. Nous avons déjeuner ensemble et apaisé nos différents dans une réprobation commune des exactions de la *Louve* qui commençaient à nous inquiéter car elle semblait faire des émules d'autant plus que les perspectives politiques avaient changé. Il y avait eu un changement de ministre à la Culture et il s'était insurgé contre les mesures de son prédécesseur. *Du coup*, (ah! ah!) Colbert était revenu dans le hall du musée et notre chère marine à sa place, là où nous sommes à la regarder. En revenant, j'ai essayé de retrouver la maison sur la falaise et de revoir la femme aux fleurs rouges. J'imaginai lui dire que j'avais trouvé le nom de sa fleur et à mon tour la questionner. Crois le ou non, je n'ai jamais pu retrouver la draille qui montait à la falaise. Parfois, j'en viens à me demander si je n'ai pas fait un rêve éveillé. Je devrais aller regarder dans le *Littré* si la fleur était encore là. Elle doit être bien fanée, maintenant.
